

une misère générale, qu'augmentaient encore les malversations de l'intendant Bigot et de ses complices."

Puis il développe ainsi cette réponse générale : "La guerre, en appelant sous les drapeaux presque tous ceux qui étaient en état de porter les armes, ne laissait à la culture des terres que les vieillards, les femmes et les enfants. Aussi l'agriculture souffrait, et la disette, qui se faisait sentir depuis plusieurs années, se changea bientôt en famine, par suite des mauvaises récoltes. Les hivers de 1758 et de 1759 apportèrent les privations les plus pénibles. Le peuple fut réduit à deux onces de pain par jour, les viandes étaient d'une rareté et d'une cherté extrêmes. On voyait des hommes tomber de faiblesse dans les rues de Québec ; et 300 Acadiens réfugiés moururent de misère et de faim. Au milieu des souffrances du peuple, l'intendant Bigot menait joyeuse vie, et ne cherchait, avec ses nombreux amis, qu'à s'enrichir, en spéculant sur la misère publique, ou en volant l'Etat. Dévorés par la guerre et la famine, livrés à de vils spéculateurs, n'ayant presque rien à attendre de la France, parce que l'Angleterre était maîtresse des mers, les Canadiens cependant ne désespéraient point de la lutte. Ils n'avaient pourtant pas 6,000 soldats à opposer à 50,000 Anglais, soutenus par un corps de réserve de 30,000 miliciens. Mais ils étaient décidés à combattre jusqu'à la mort, et à s'ensevelir, s'il le fallait, sous les ruines de la colonie."

On trouvera des tableaux analogues sous les numéros 181, 215, etc., où l'auteur décrit l'état de la colonie au moment où elle passa sous la domination anglaise, ou caractérise une époque, par exemple celle qui sépare 1812 de 1837.

L'auteur a dessiné—c'est le mot—les diverses formes de gouvernement, avec une exactitude et une netteté remarquables. Lisez, par exemple, les réponses aux questions 65, 66, 85, 182, 185, 190, 200. Nous ne pouvons tout citer.

Les caractères des principaux personnages n'est jamais oublié, non plus que les détails qui servent à les faire bien connaître, à les mettre parfaitement en lumière, ou à les flétrir, comme on vient de le voir plus haut, dans le contraste, habilement relevé, entre la famine de 1758 et la conduite de l'intendant Bigot.

M. Gauthier a été impartial et juste dans la distribution des éloges et du blâme. On peut s'en convaincre en lisant les portraits du comte de Frontenac—questions 97 et 125—ou le